

Festivals

Carlo Mandolini et Maurice Elia

Numéro 159-160, septembre 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50154ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mandolini, C. & Elia, M. (1992). Compte rendu de [Festivals].
Séquences,(159-160), 12–13.

28 AVRIL AU 3 MAI 1992

ISO COURTS MÉTRAGES

ALCAN PRÉSENTE LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU JEUNE CINÉMA

C'EST COURT... MAIS C'EST BON

GOETHE-INSTITUT • CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE

PRÉSENTÉ PAR L'ASSOCIATION POUR LE JEUNE CINÉMA QUÉBÉCOIS

3e BILLETS EN VENTE À LA CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE

Le court métrage est un genre cinématographique autonome. Il est au cinéma ce que la nouvelle est à la littérature. Bien plus que période de purgatoire pour cinéastes en attente d'accéder au prestigieux «long format», le court métrage représente la liberté de l'audace, l'urgence de l'expression et le plaisir de raconter, à peu de frais, une histoire qui s'épanouit en cinq à vingt minutes.

Cette passion du court métrage, le Festival international du jeune cinéma la clame haut et fort depuis maintenant treize ans. Pour l'édition 92, 150 films et vidéos de moins de trente minutes furent présentés dans les sections Compétition internationale, Compétition québécoise, Compétition collégiale et quelques programmes spéciaux.

Dans son ensemble, l'édition 92 nous aura laissé un peu... tiède. Oh! ce n'est pas que la sélection était mauvaise. Mais l'ensemble aurait pu être plus audacieux. Que voulez-vous, il y a des années comme ça. Ça arrive même dans les festivals les «plus grands». Il faut dire que, cette année, les prestigieuses écoles de cinéma se sont faites discrètes. Profitant de ce silence, le jeune cinéma québécois et canadien a su habilement se faufiler. Et c'est tout à son honneur. Assez souvent dernier de classe dans les manifestations du genre, notre jeune cinéma s'est fait remarquer grâce à une foule d'idées nouvelles bien exploitées. Ainsi l'originalité du traitement de *Christ's Meteorite* (Jeremy Peter Allen, Québec), entre conte fantastique et bande dessinée, mêle enfance, théologie et bilinguisme de façon particulièrement séduisante. Le Québécois Michel

DeGagné a donné une idée de la richesse de son imaginaire et de la maîtrise de l'esthétique expérimentale avec *Du ciel, une poussière d'ange*, poème morbide sur l'enfer urbain. *Avancez en arrière* (coréalisé avec Édith Labbé; Prix du Syndicat des techniciens du cinéma et de la vidéo du Québec), traite de la violence conjugale. *Mama's Boy* (Tony Asimakipoulos, Québec) évoque l'existence troublée de voyous minables et désabusés. Ce film à la manière de *Scorsese* laisse entrevoir un talent certain derrière la caméra, même si *Mama's Boy* demeure une pâle copie de l'oeuvre précédente d'Asimakopoulos l'excellent *Jimmy Fingers*, Prix de la relève à ce même festival en 1991. *George* (Anastasios Dimopoulos, Québec) est un portrait satirique d'un photographe-portraitiste bien en chair qui, à l'approche de ses 30 ans, est perturbé de ne pas avoir encore eu l'occasion de perdre sa virginité. Quelques moments drôles et une bonne utilisation de l'esthétique kitsch valurent au film le Grand Prix de la réalisation et un stage de perfectionnement à Bruxelles pour son réalisateur, qui démontre ici — malgré certains excès qui alourdissent le film —, une bonne maîtrise du cinéma et un sens de la critique. Soulignons que *George* a également remporté le Prix d'interprétation masculine, grâce à Michel Perron. Du Canada, nous avons beaucoup aimé *Jimmy's Coming* (Milan Cheylov), un film d'une grande sensibilité qui raconte le rendez-vous imaginaire que se crée Madeleine, une femme troublée par la solitude. Il y a dans ce film très noir la touche et la sensibilité d'une Patricia Rozema. Mais l'un des films «canadiens» les plus remarquables aura été le film d'animation *Balloon* (Ken Nidster, Grande-Bretagne; Grand Prix d'animation). Nidster, qui étudie au National Film and Television School de Londres, a créé une superbe parabole sur l'enfance en exploitant très habilement la fascination du ballon sur les enfants.

Quant au traitement cinématographique, la sélection 92 aura fait preuve de sagesse relative. Plusieurs oeuvres auront en effet prôné un retour à la simplicité du récit

et du traitement. Un bel exemple est le film *Walker* (Federico Hidalgo, Québec; Prix ex-aequo du scénario), où un jeune homme se fait embaucher par une firme qui s'efforce d'enrayer le sommeil excessif de la population. Une histoire simple, originale, amusante, bien interprétée et très appréciée du public et, bien sûr du jury. Même le documentaire aura goûté à ce vent de simplicité. S'affirmant sans la présence souvent superflue de la fiction, ou d'effets de manipulation d'images, certains documentaires atteignent de beaux sommets d'intensité. D'abord le touchant *Au pied de la lettre* (Jean-Charles Vankerkoven, Belgique; Grand Prix ex-aequo du documentaire), portrait sensible d'un alphabète. *Natives* (Jesse Lerner et Scott Sterling, É.-U.) illustre à quel point le racisme, en temps de crise, peut atteindre des proportions inquiétantes.

Les films *Growing Up and Liking it* (Susan Terrill, É.-U.; Grand Prix ex-aequo du documentaire), où des femmes racontent comment elles vivent le cycle féminin, et *Losin It* (Mark McConnell, G.-B.) témoignage plein d'humour sur la «première fois» (entendez première relation sexuelle), se ressemblent à plusieurs égards. Esthétiquement, les deux films font preuve de sobriété exemplaire. Ici, pas question de distraire le spectateur avec des effets visuels ou des détours par la fiction, mais plutôt pleins feux sur des témoignages souvent hilarants.

En fait, l'un des seuls films à avoir fait véritablement preuve d'audace formelle fut *Un po' di febbre* (Claudio Papienza, Belgique; Grand prix de la fiction), autopsie surréaliste d'un fait divers. Cette oeuvre nous a cependant laissé une impression d'exercice de style. Nous pourrions également mentionner *The Dogs* (Trevor Melvin, Grande-Bretagne), excellente évocation expressionniste de l'univers des courses de lévriers ou encore *Été en Sibérie* (Andras Dér, Hongrie), illustration moderne et surréaliste de Cendrillon.

Le festival 92 proposait également un hommage au cinéaste Jaco Van Dormael. Il fut fort intéressant de découvrir à quel point les courts films du réalisateur belge ont participé au processus de formation d'un imaginaire qui allait s'exprimer magistralement avec **Toto le héros** (1991). Dès **Maedeli la brèche** (1980), film de fin d'études à l'INSAS, Van Dormael démontrait sa fascination pour le monde de l'enfance. La tendresse de **Maedeli la brèche** est très grande, proche de celle de Truffaut. Avec **È pericoloso sporgersi** (1984), Van Dormael avait déjà en mains le prototype de son premier long métrage: même bouts de dialogues, mêmes plans, même construction narrative. **Toto** était prêt...



Le court métrage, nous l'avons dit, est un format privilégié qui a donc l'avantage de ses inconvénients: peu d'argent, distribution quasi inexistante; donc une plus grande liberté d'expression et pratiquement aucune censure idéologique. Ainsi, assister à un tel festival, c'est prendre rendez-vous avec l'essence même du jeune cinéma d'auteur. Et qu'il soit réussi ou non, qu'il soit poétique ou sanguinolent (comme ce fut étrangement le cas à plusieurs reprises lors de cette édition), c'est une autre histoire.

Carlo Mandolini



Treize ans après avoir mis sur pied le Festival de télévision de Banff et l'avoir mené à bon port, Carrie Hunter démissionne. Son travail acharné, son endurance, la dévotion avec laquelle elle s'est acquittée de sa tâche resteront dans les mémoires. C'est grâce à elle, depuis 1979, que la manifestation albertaine a continué d'encourager, de promouvoir et de célébrer l'excellence du médium au Canada et à travers le monde. C'est ainsi que, dès le 13 septembre 1992, une sélection des meilleures émissions primées à Banff au cours des années (et la plupart n'ont jamais été programmées aux États-Unis) sera présentée à New York, au cours d'une manifestation de trois jours. L'événement, patronné par le Center of Communication de New York et le Festival de Banff (sous la direction de l'infatigable Jerry Ezekiel), promet d'élargir encore une fois l'importance de celui-ci aux yeux du monde.

Comme chaque année (depuis quatre ans), le réseau de télévision CTV parraine 40 bourses de perfectionnement destinées à encourager des producteurs, des réalisateurs et des scénaristes débutant dans l'industrie de la télévision en leur permettant d'assister aux différentes activités du Festival. CTV verse 60 000 dollars par année à cet effet. Cette année, 195 candidats se sont disputé les 40 bourses et parmi les bénéficiaires en provenance du Québec, nous avons eu le plaisir de noter le nom de Helen Henshaw, productrice montréalaise, et celui de Marie-Christine Abel, scénariste et, il n'y a pas bien longtemps, collaboratrice à *Séquences*.

Deux grands hommages ont été rendus à Banff cette année: l'un à l'impresario Reiner Moritz, producteur d'une cinquantaine d'émissions télévisuelles sur les arts (dont le fameux **Mahabharata** et la série-tv **Masterworks**); l'autre, à titre posthume, à Barbara Frum pour son travail exceptionnel de journaliste au cours des années passées à l'émission *The Journal*.

De son côté, le réseau de télévision éducative TVOntario a profité de l'événement pour décerner ses premiers Prix, sous l'égide de l'Académie canadienne du cinéma et de la télévision.

Mais, bien entendu, ce sont les sessions d'information, de mise en marché, de production, et les fameux séminaires de scénarisation David Billington qui ont fait courir le plus les foules. Placé sous le titre «Stratégies de survie dans un monde en évolution», le Festival de Banff a voulu, entre autres, souligner cette année l'importance des nouvelles technologies, les difficultés de financement d'émissions innovatrices et les avantages de la postproduction. Une session intitulée «La survie par le rire» (avec le comédien John Candy comme invité) a même essayé d'analyser ce qui fait rire les créateurs et de comprendre où ils puisent leur inspiration.

Quant aux émissions présentées lors du Festival, elles provenaient

lecteurs 3/4 po., de moniteurs et de lecteurs multistandards (NTSC, PAL, SECAM). On se présente à la vidéothèque avec une sélection d'émissions choisies dans le programme officiel et on réserve une salle de visionnement. C'est ainsi que plusieurs délégués partagent souvent la même salle de visionnement et que s'établissent assez vite des liens d'amitié qui font la vie de ce Festival absolument unique en son genre.

Parmi les récipiendaires des Prix Rockie, il faudrait noter encore une fois la présence d'émissions britanniques exceptionnelles: le très bon **Prime Suspect**, avec Helen Mirren (montré cet hiver au réseau PBS); **The Trouble with Mr. Bean**, déjà récompensé l'an dernier pour le personnage chaplinesque qu'à créé Rowan Atkinson; ainsi que l'excellent **Dostoevsky's Travels** qui met en scène l'arrière-petit-fils de l'écrivain russe, un conducteur de tramway qui plonge tête la première dans la décrépitude des valeurs occidentales.

The Trouble with Mr. Bean



d'une trentaine de pays (la plupart présents à Banff depuis quelques années). Les téléfilms, les mini-séries, les courts métrages, les documentaires sociaux ou politiques, les émissions pour enfants, etc. pouvaient être visionnés, soit dans des salles prévues à cet effet au Banff Park Lodge (où sont situés les quartiers généraux du Festival), soit sur demande grâce à une vidéothèque spéciale qui permet de réserver l'une des treize salles de projection privées équipées de

À noter aussi une excellente nouvelle adaptation du *Diable au corps* de Raymond Radiguet, mis en scène par Gérard Vergez et interprété de façon fort convenable par Corinne Dacla (la belle brune ténébreuse du **Désordre** d'Olivier Assayas) et le jeune Jean-Michel Portal.

Maurice Elia